

Tout est fumée

libre interprétation des paroles de **Qohèlèt**, dit **L'Ecclésiaste**

Dossier

Adaptation et interprétation : **Jean O'Cottrell**

Mise en musique et accompagnement au piano : **Jean-Marie Sénia**

Mise en scène : **Philippe Adrien**



Scénographie : **Olivier Roset**

Lumières : **Pascal Sautelet**

Costumes : **Claire Belloc**



SPEDIDAM
Les droits des interprètes



*D'un Acteur,
l'Autre*



Coréalisation ***D'un Acteur, l'Autre*** / **ARRT-Philippe Adrien** / **Théâtre de la Tempête**
Avec le soutien de **la Direction Régionale des Affaires Culturelles Ile de France** et de **la Spedidam**

Production / diffusion : ***D'un Acteur, l'Autre*** – 01 69 49 32 09 / 06 81 91 45 08

Siège social : 19 rue des Lilas – 91330 Yerres – acteur@orange.fr

Adresse postale : 6 rue des Bosquets – 91330 Yerres

Tout est fumée

libre interprétation des paroles de **Qohèlèt**, dit **L'Ecclésiaste**

Les textes qui interrogent l'homme depuis des millénaires sont comme des galets polis par les eaux et le temps. Ils ont perdu leur forme brute pour se parer d'abstractions et de sens obscurs.

Un homme surgit du néant. Il est toute l'humanité. Il a connu et considéré toutes les activités humaines et il en dénonce les illusions et les aliénations. En examinant tout ce qui nous importe, nous enflamme et nous questionne durant notre existence, il nous montre comme il est compliqué d'être un sage, ballotté entre notre soif d'éternité et le temps qui passe. Face à la violence, à l'intolérance et au crime qui continuent imperturbablement leurs cycles, sachant que, quoiqu'on fasse, tout finira, le Qohèlèt nous dit de **nous efforcer à la sagesse mais sagement car trop de sagesse confine à la folie.** Il réagit, avec ironie et scepticisme, aux aspects de notre monde mais, lui qui vante la mesure, se déchaîne en invectives face à la prise d'un pouvoir, dont l'avènement le révolte. Sage, apparemment, notre homme ne l'est pas toujours. Mais, comme il le dit, *si on médit de toi, laisse dire, et personne n'est parfait.*

Qohèlèt nous recommande de nous garder de mal faire, de ne pas nous prendre au sérieux et de nous contenter d'un bonheur tranquille, en sachant jouir de l'instant, des plaisirs vitaux et de la bonne compagnie. **Car tout le reste est fumée.**

Et, quoiqu'il en dise, sa parole, plus de deux mille ans après, ne s'est pas encore dissipée.

Dans cette interprétation, j'ai voulu **conserver l'intégralité du discours**, n'éluder aucun des versets qui composent les propos du prédicateur mais dans une langue parlée et directe. J'ai pensé qu'initialement **cette parole ne s'adressait pas qu'à des lettrés** et que les images, les expressions et les maximes reflétaient le quotidien de l'époque et son langage courant. J'ai donc cherché à être simple et concret. Il fut un temps où la parole de l'Ecclésiaste n'avait rien d'hermétique.

Qohèlèt respecte trop le divin pour lui prêter aucune passion, aucun sentiment humain. Cet Etre n'a rien à voir avec les raisonnements et la perception des hommes. **J'ai donc préféré utiliser la Vie et le Vivant** pour éviter d'assimiler ce qui régit les lois de la matière, de l'espace et du temps, à Zeus, Odin ou Quetzalcóatl. J'ai voulu que ce texte puisse recevoir l'écoute de tout un chacun, quels que soient sa confession, ses convictions ou son athéisme. **Ernest Renan** a fait une magnifique traduction de l'Ecclésiaste, tout y est limpide et la langue fort belle mais c'est encore de l'écrit. J'ai voulu retrouver l'oralité de l'original et rendre immédiatement accessible à tous la quête folle de ce sage qui *"fait, en grand pessimiste, de la tristesse avec de la joie et de la joie avec la tristesse... ...qui se débat entre des contradictions car il aime la vie, tout en voyant la vanité"*.

Il émaille son discours de chansons, de bouts-rimés et de vers plus nobles, comme l'a décelé Renan, qui a discerné, au milieu de la prose hébraïque, des symétries et des rythmes propres à la forme poétique. Je l'ai suivi à ma façon, quitte à versifier d'autres passages qu'il n'avait pas retenus.

Sur les ailes de la **musique de Jean-Marie Sénia**, ces chansons annoncent ou viennent clore un raisonnement, souvent en rupture apparente avec les périodes précédentes ou à venir. Elles évitent tout pathos et nous plongent, avec la politesse de l'humour, dans une émotion simple. **La terrible lucidité de Qohèlèt devrait vivifier et non abattre ceux qui la partageront.**

Jean O'Cottrell

Qohèlèt enseignait le peuple.
Il appréciait les proverbes et en composa beaucoup.
Sage des sages, il parlait vrai tout en s'appliquant
à rendre son discours attrayant et direct.

Temps de naître, temps de mourir,
temps de planter, temps d'arracher,
temps de pleurer, temps de bien rire...
Il y a un temps pour tout
et tout vient à son heure sous le soleil...

Telles sont les paroles de Qohèlèt, ce Maître unique.

La formule fameuse : « Vanité des vanités, tout est vanité... » devient chez nous : « Fumée... tout part en fumée et tout est fumée... ». Ce n'est pas là une invention, mais bien une traduction plus précise et plus proche de l'original. L'hébreu de cette époque ne comportait pas de termes pour exprimer des abstractions ou des concepts.

C'est dans cet esprit et en tenant compte des recherches et commentaires linguistiques les plus récents sur les écrits bibliques que **Jean O'Cottrell** a établi une version vivante, homogène et surtout personnelle de l'Ecclésiaste. Pareille passion pour un tel texte ne pouvait manquer de m'alerter.

Il m'a cependant fallu le travail du plateau pour éprouver véritablement cette pensée du « sage des sages » comme essentielle et probablement indépassable. Comment porter au théâtre un tel écrit ? Je ne voyais pas par quel moyen échapper à une présentation académique. C'était sans compter avec la présence physique de l'acteur, la mise en bouche des mots, le surgissement du sens, l'incarnation, le jeu et la musique.

En exigeant de l'interprète l'aveu d'une vérité, la scène nous permet de révéler le secret des œuvres.

Nous y sommes : un homme qui aussi bien est à lui seul tous les hommes repasse par les aléas de son destin individuel... Tour à tour, il s'interroge, réfléchit, se moque, divague, s'insurge, se reprend et cherche encore une raison, un sens qui enfin lui permettrait d'échapper à l'aberration de sa vie... Trop tard, déjà

« c'est l'heure : le cordon d'argent se rompt, la coupe d'or se fracasse, la jarre se brise à la fontaine, la roue se disloque dans la fosse. La poussière retourne à la terre d'où elle vient et l'on rend son souffle au Vivant qui nous l'avait donné. »

Une beauté dans l'expression qui ici et là m'évoquerait Claudel si d'abord je ne pouvais m'empêcher de voir dans le « personnage » de l'Ecclésiaste le précurseur des clowns métaphysiques de Beckett et si, par dessus tout, l'énergie lyrique de la musique de **Jean-Marie Sénia** ne transcendait absolument notre propos.

Philippe Adrien

Jean-Marie Sénia,

est né a Constantine, Algérie, fait ses études au conservatoire de Strasbourg ou il obtient un premier prix de piano a l'unanimité, puis a l'académie Franz Liszt de Weimar.

Il a composé plusieurs musiques de scène pour Jacques **Lassalle**, Jean-Luc **Boutté**, Bruno **Bayen**, Alfredo **Arias**, Philippe **Adrien**, Claude **Santelli**, Karine **Saporta**...

Jean-Marie Senia a composé pour **Rufus**, Hanna **Schygulla**, qu'il accompagne à travers le monde, pour Marie-Christine **Barrault** qu'il a mise en scène et en musique au Bouffes du Nord.

Il a écrit plus de 950 musiques pour le cinéma et la télévision, en particulier pour Jacques **Rivette**, Alain **Tanner**, Joyce **Bunuel**, Jacques **Fansten**, Claude **Santelli**, Daniel **Janneau**, Danièle **Dubroux**, Mario **Camus**, Roger **Vadim**, Francois **Marthouret** , Francois **Luciani**...

Plusieurs disques avec **Rufus**, André **Dussolier**, Jean-Roger **Caussimon**, Georges **Moustaki**, Yves **Montand**, Marie-Christine **Barrault**...

Il dirige avec Hubert **Nyssen** les Lectures en Actes Sud. Jean-Marie Senia a également écrit et mis en scène « Les Tourlourous » au **Théâtre de l'Est Parisien**, « La Haut » à l'**Opéra de Rouen**.

Il se produit dans plusieurs concerts au **Lincoln Center**, au **Festival de San Francisco**, au **Festival du film Kaurismaki**, au **musée d'Orsay**, au **Métropolitain de Palerme** et inaugure le Moma en juin 2005.

Improvisateur, il joue dans les plus grandes cinémathèques du monde sur des films muets.

Prix SACD , 8 nominations aux 7 d'or , Chevalier des Arts et Lettres.

Jean O'Cottrell,

après avoir été élève du cours Florent,

Il a joué (souvent à plusieurs reprises) sous la direction de :

Philippe **Adrien**, Thierry **Atlan**, Bruno **Bayen**, Marcel **Bluwal**, Bruno **Carlucci**, Jacques **Charron**, Anne **Courel**, Philippe **Crubézy**, Yvon **Davis**, Max **Denes**, Joël **Dragutin**, François **Dupeyron**, Jean-Claude **Fall**, Mireille **Franchino**, **Garance**, Jean **Gosselin**, Patrick **Haggiag**, Serge **Lannes**, Dominique **Lardennois**, Bruno **Netter**, Serge **Sàndor**, Stuart **Seide**, Patrick **Simon**, Bernard **Sobel**, Viviane **Théophilides**, Pierre **Trapet**, Andonis **Vouyoucas**, Jean-François **Zeller**...

Pour la télévision et le cinéma, il a tourné sous la direction de :

Vera **Belmont**, Claude **Berry**, Marcel **Bluwal**, Camille de **Casabianca**, André **Cayatte**, Christian De **Challonges**, Jean-Marc **Coldefy**, Josée **Dayan**, Philippe **Galardi**, Bernard **Jourdain**, Roger **Kahane**, **Kerchbron**, **Morice**, A. **Pidoux**, Olivier **Schatzky**, Bernard **Sobel**, Alain **Tasma**, Jean-Marc **Vermuth**...

Il a réalisé et interprété :

- *Vincent ou la Folie d'Etre*, d'après la correspondance de Vincent Van Gogh et « le suicidé de la société » d'Antonin Artaud.
- *Petite*, d'après « le journal d'une petite fille » qu'avait publié S. Freud.
- *La mémoire et la mort*, d'après « le tragédien malgré lui » et « le chant du cygne » d'Anton Tchekhov et « la fleur à la bouche » de L. Pirandello.

-

Il a traduit et adapté de l'anglais :

- *La tragédie du vengeur* de Cyril Tourneur
- *Le cœur brisé* de John Ford
- *Le jour du chasseur* d'après « High priest of california » de Charles Willeford.

Philippe Adrien,

comédien mais aussi assistant d'**Yves Robert** et **Jean-Marie Serreau**, écrit, dès 1965, ses propres pièces : « 'En passant par la Lorraine », « La Baye », jouée au festival d'Avignon en 1967, Albert 1er, « Les Bottes de l'ogre », « Le Défi de Molière », jouée au **C.D.N. de Reims**, « La Funeste passion du professeur Forenstein ».

Son parcours de metteur en scène alterne les textes dramatiques - **Molière** (George Dandin, Dom Juan, Monsieur de Pourceaugnac, Le Malade imaginaire), **Alfred Jarry** (Ubu Roi), **Paul Claudel** (L'Annonce faite à Marie), **Samuel Beckett** (En attendant Godot), **Copi** (L'Homosexuel), **Werner Schwab** (Excédent de poids, insignifiant : amorphe), **William Shakespeare** (Hamlet et Le Roi Lear), **Witold Gombrowicz** (Yvonne, princesse de Bourgogne), **Racine** (Phèdre et Andromaque) -, et les adaptations – **Franz Kafka** (Une visite, Rêves pour lequel il reçoit le Prix de la Critique, et Le Procès), **Hervé Guibert** (Des Aveugles), Amos **Tutuola** (L'Ivrogne dans la brousse).

En 1981, il prend la succession d'Antoine Vitez à la **direction du Théâtre des Quartiers d'Ivry**.

En 1985, il fonde l'**Atelier de Recherche et de Réalisation Théâtrale, à la Cartoucherie de Vincennes**.

Depuis 1996, il **dirige le Théâtre de la Tempête**.

En choisissant de grands auteurs comme Brecht, Beckett ou Claudel, et aujourd'hui Racine, **il révèle son goût pour une poésie dramatique aux forts accents philosophiques, religieux ou politiques**. Mais il s'intéresse également aux auteurs contemporains (**Copi**, Armando **Llamas**, Hervé **Guibert**, Enzo **Cormann**, Werner **Schwab**, Arnaud **Bédouet**...).

En 2005/06, il crée au Théâtre de la Tempête « Andromaque » de **Racine**, puis y reprend « Le Procès » d'après **Franz Kafka** et « La Noce chez les Petits-bourgeois » (version créole) de **Bertolt Brecht**. « Yvonne, princesse de Bourgogne » de **Witold Gombrowicz** est présenté en tournée d'octobre 2005 à février 2006.

"J'aimerais assez que le théâtre soit une chose naturelle et jubilatoire. Il faut que le spectateur soit touché au plus vif, emporté dans le phénomène sans réfléchir. J'aime que le théâtre mette en jeu le désir le plus fort.

Mon horizon s'est élargi. Je suis devenu plus attentif et plus sensible au pouvoir du texte, à la fonction de la parole comme au geste des hommes. La poésie, la fable, le réalisme de la représentation et les acteurs, leurs qualités de présence et de jeu, l'humanité qu'ils révèlent, m'importent désormais de façon prééminente »

Le Journal du Dimanche

L'Ecclésiaste ****

Jean O'Cottrell a donné au texte de Qohèlèt, vieux de 2300 ans, **une nouvelle chair**. Sa traduction - la langue est magnifique -, son interprétation admirable - hurlée, pleurée, chantée - tracent toute la finitude de la destinée de l'homme, la nécessaire sagesse qui doit, tempérée, le tenir en équilibre au-dessus du néant. Pas de gros traits ni de pathos inutile dans cette mise en scène très forte de Philippe Adrien, mais beaucoup de subtilité vivifiée par la musique du pianiste Jean-Marie Sénia. **Un moment de pur bonheur.**

Luc Bertet – Le 8 octobre 2006

la Croix



« L'Ecclésiaste » frappe en plein cœur.

Depuis l'enseignement de Qohèlèt, les générations des hommes se sont succédées sans se connaître et rien de nouveau n'est réellement apparu sous le soleil. Les paroles sages et tourmentées de L'Ecclésiaste n'ont su détourner les êtres faibles que nous sommes des vanités du monde.

« Vanité des vanités, tout est vanité », chante le sage des sages. L'écho des tréteaux lui répond : « Fumée... tout part en fumée et tout est fumée... »

C'est au Théâtre de la Tempête que Jean O'Cottrell adapte le livre de l'Ancien Testament. Il incarne son auteur, Qohèlèt, après avoir effectué une nouvelle traduction de son œuvre. Tout en conservant l'intégralité du discours, écrit au III^e siècle avant Jésus-Christ, le texte de L'Ecclésiaste, tout est fumée ! se veut plus concret, moins littéraire. Question de force et de dynamisme, sans doute. Question d'époque également. **L'oracle atrabilaire, le corps étrangement puissant pour un être marqué par les aléas de la vie, est seul face au public. L'esprit vif, perpétuellement en quête de sens, s'égaré et se reprend, virevolte comme un papillon divin sur les fleurs de la sagesse. Tout en lui est humain. Tout en lui relève du génie.**

Ses colères, ses interrogations, ses réflexions et ses divagations... **La mise en scène de Philippe Adrien permet à Qohèlèt de nous frapper en plein cœur, de trouver notre âme.** D'autant plus que le piano de Jean-Marie Sénia met notre esprit à disposition. **Le plus dur, il faut l'avouer, est d'en sortir. Tout paraît tellement vain, à l'extérieur du théâtre !**

L'Ecclésiaste a une obsession, la mort. Malgré l'aberration de la vie et les déboires qu'apporte ce pauvre monde, quitter la douceur du soleil pour les ténèbres éternelles s'avère profondément douloureux. Au moment de franchir la porte du « shéol » (les enfers), l'orateur irrévérencieux devient poète. *« C'est l'heure, dit-il, le cordon d'argent se rompt, la coupe d'or se fracasse, la jarre se brise à la fontaine, la roue se disloque dans la fosse. La poussière retourne à la terre d'où elle vient et l'on rend son souffle au vivant qui nous l'avait donné. »* (...) **Il est encore temps de se diriger vers le Théâtre de la Tempête afin d'entendre les vérités contenues dans ses versets.**

Claude Colombe-Lee – Le 6 octobre 2006

Jean O’Cottrell adapte et interprète *L’Ecclésiaste - Qohèlèt -*, une méditation adressée au public où le désespoir et la souffrance de l’homme sont transcendés par l’énergie de la vie.

Lorsque résonne la voix de Qohèlèt dans le noir de la scène, puis qu’apparaît sa silhouette dans un long manteau élimé, on le découvre le plus nu et le plus vulnérable possible, être rampant, mendiant solitaire dépouillé de tout confort, de tout contentement, et de tout ce que le matériel peut offrir. S’il se lève péniblement, c’est pour nous parler, à nous public, pour nous faire partager sa méditation désenchantée sur l’existence, accompagné et soutenu par la partition aux rythmes variés et colorés du piano de Jean-Marie Sénia, qui lui fait face côté jardin. Des notes en continu, complices ou rebelles, planantes ou nerveuses, parfois presque plus fortes que sa voix. Le désespoir du sage prend forme ici avec énergie et vivacité. Jean O’Cottrell, qui a adapté le texte et l’interprète, connaît son immuable pertinence, et sait que les grands thèmes qu’il interroge concernent chaque être : le temps, la naissance et la mort, la création, le travail, le bonheur. « *Tout est fumée* », dit-il ; l’oubli et la mort attendent le sage comme le fou. Mais l’acteur trouve le ton juste pour que sa lamentation soit aussi loin du nihilisme que possible, et la présence d’un enfant à la fin dit à elle seule l’espoir que suscite le commencement d’une vie, espoir certes mêlé de peur devant l’inconséquence des hommes, devant l’injustice du monde, et de la mort.

La sagesse est « un gouffre sans fond ».

L’incarnation du personnage, par la voix et le corps, permet ainsi de s’adresser véritablement aux hommes assis face à l’acteur - aux femmes aussi, même si elles sont cause d’amertume ! -, d’autant que la mise en scène de Philippe Adrien appuie l’interprétation de façon saisissante. La scène est un bel écrin obscur où le jeu des lumières s’affirme pas à pas, où les ombres révèlent la force de la foi en l’homme malgré tout. Car dans sa lecture du texte Jean O’Cottrell en appelle plus à la responsabilité de chacun qu’à la puissance divine. « *Dieu ? Moi je dis le Vivant* », clame-t-il. Qui est l’auteur du texte biblique ? C’est donc *L’Ecclésiaste*, en hébreu Qohèlèt, mot qui apparaît dans le premier verset, et désigne celui qui prêche à la foule. La tradition juive attribue en général le livre au Roi Salomon, mais tandis que *Le Cantique des Cantiques* est une œuvre de jeunesse, *Qohèlèt* est décrit comme une œuvre de la maturité, lorsque la fin se profile et que l’expérience accumulée permet de contempler la vie avec sagesse.



Et la sagesse est « un gouffre sans fond ». Malgré les contraintes, les aliénations, la solitude, le spectacle transcende le désespoir, en donnant surtout toute sa valeur au temps, de la jeunesse à la vieillesse.

Agnès Santi - le 4 octobre 2006

« Au Théâtre de la Tempête, à la Cartoucherie de Vincennes, j'ai vu une chose assez étonnante. J'ai vu un acteur endosser sur ses épaules, incarner et retransmettre magnifiquement un texte difficile à mettre en scène, qui est le texte de l'Ecclésiaste, ce personnage qui dans la bible enseignait le peuple, appréciait les proverbes, sage des sages, il parlait vrai.

Jean O'Cottrell, **ce comédien qui interprète l'Ecclésiaste, réussit un prodige en scène**, dans une mise en scène de Philippe Adrien il est accompagné sur scène par **un très, très bon musicien compositeur, Jean-Marie Sénia, qui se coule dans le texte de l'Ecclésiaste** pour souligner les proverbes, les désabusements et les conseils. **Jean O'Cottrell incarne ce prophète d'une manière extraordinaire** et chante parfois, avec des accents de Léo Ferré.

C'est un spectacle d'une heure, sur **ce texte qui tout d'un coup résonne, avec une modernité extraordinaire**. On apprend tout « vanité des vanités », « rien ne sert de courir », « pourquoi se fatiguer alors que je serai mort » et on apprend aussi des choses contraires, parce que les prophètes disent des choses et leurs contraires.

Ca peut se terminer par « savoure ton pain, déguste ton vin, quand ta vie te sourit mets tes plus beaux habits, parfume-toi et jouis de la femme que tu aimes tous les jours de ta fumeuse existence ». C'est sur ce conseil que je vous quitte en vous rappelant que le spectacle se joue jusqu'au 15 octobre, à Vincennes, au Théâtre de la Tempête. »

Paula Jacques – Cosmopolitaine – le 1^{er} octobre 2006

Paris Ile-de-France pariscope

Coup de cœur.

Comme une porte ouverte à la philosophie, « L'Ecclésiaste » nous invite à revenir sur les valeurs fondamentales de l'existence. « Fumée tout est fumée... », des paroles de sagesse qui réapprennent avec bonheur la simplicité, la jouissance de l'instant présent, vers l'éternité. Cette œuvre universelle, si profonde, nous est livrée par un Jean O'Cottrell totalement « habité ». Allure de vieux sage, tenue noire, sa voix est vibrante, retentissante.

Par son adaptation et son émotion à fleur de peau, il donne une vie incroyable à ce texte d'allure austère, pensé au départ pour être médité comme un bréviaire.

Ses paroles sont portées par le piano de Jean-Marie Sénia, qui a composé pour cette création une partition magnifique, aux accents modernes et impressionnistes.

Plus qu'un accompagnement, le pianiste ajoute une autre couleur au texte, presque transcendante. **Le duo forme un dialogue saisissant, servi par une excellente mise en scène de Philippe Adrien.**

Entre jeux d'écran et de fumée, jeux d'obscurité et lumière, il confère à la pièce une apparence « extra-ordinaire », onirique, voir cataclysmique par moments.

Le tout compose un ensemble d'une beauté étrange, d'une intensité rare.

Lise de Roquigny – le 27 septembre 2006



L'homme médite, réfléchit, harangue, soliloque, rugit, profère, chantonne, pour lui-même, pour les autres : il discourt. Happe littéralement le public. Le texte de l'Ecclésiaste dans l'adaptation de Jean O'Cottrell (et jouée par lui) prend fière allure théâtrale.

« Tout part en fumée, tout est fumée... Savoure ton pain, déguste ton vin.... de ta fumeuse existence» (On est loin de la version classique « Vanité des vanités, tout est vanité,... »).

Le texte est dédoublé redoublé par la création musicale exemplaire de Jean Marie Sénia, présent, et jouant derrière son piano. Entre ce grand acteur et ce grand pianiste naît la forme belle et forte d'un dialogue exigeant et libre. Une forme où l'émotion est la conjugaison de sensations et de sens.

La scénographie et la lumière créées par **Olivier Roset et Pascal Sautelet** fournissent une belle pénombre dont les différents degrés de gris sont comme autant d'occasions offertes aux acteurs de porter témoignage. Comme une forme de leçon de ténèbres modernes, un parcours de l'homme en route vers la lumière.

Le spectateur y trouve l'instant théâtral qu'il cherche, éphémère et universel et se trouve touché profondément.

*A fait le tour de chant mémorable d'Hanna Schygulla

Jean Grapin – le 22 septembre 2006



FRANCE
-Catholique

La rage du sage

L'Ecclésiaste ne se résume pas à « Vanité des vanités... », il a des côté beaucoup plus incisifs, cyniques ou épicuriens, mais toujours reliés à une sagesse de craignant-Dieu.

« Vanité des vanités, tout est vanité... », telle est de l'Ecclésiaste(1) la seule connaissance que beaucoup aient. Il s'ensuit, en fait, douze chapitres et neuf cents quarante neuf versets. Répartis autour des thèmes d'une « autocritique » de Salomon, du temps, de la justice, des opprimés, du travail, de la solitude, du ritualisme, de l'autorité, de la richesse, de l'âge, de l'insatisfaction, des biens, de la sagesse, du pouvoir, de la joie, du don de Dieu et de la mort.

Ce poème attribué à Salomon, qui se situe entre le retour de l'exil et les Macchabées posait déjà problème à l'époque aux rabbins au moment de sa récitation lors de la fête des Tentés. D'où l'ajout de la dernière phrase pour adoucir ce qui précède. Et néanmoins, si aujourd'hui les fidèles en débattent moins, c'est tout simplement parce que la lecture en est faite rapidement et en hébreu, ce qui leur fait à peu près le même effet que lorsque nos parents entendaient un évangile en latin...

De cela Jean O'Cottrell a tiré un texte d'une quinzaine de pages A4, en travaillant sur plusieurs traductions, mais principalement celle de Chouraqui. Ainsi les deux premiers versets, lus dans la T.O.B., « Paroles de Qohèlèt, fils de David, roi à Jérusalem. Vanité des vanités, dit Qohèlèt, vanité des vanités, tout est vanité. », deviennent-ils « Je dis : fumée... tout part en fumée et tout est fumée ».

La poésie de l'ancien temps devient alors celle du nouveau, pour un message toujours aussi cru, qui peut paraître cynique ou épicurien aux gens de système. Il n'en est rien. Ce message est un message de sagesse, même si le sage est en rage quand il voit ce qu'est le monde, à quoi aboutissent ses efforts et comment ceux qui lui succèdent les poursuivent...

La mise en scène est sobre et somptueuse. Elle se dévoile comme le dialogue ininterrompu entre le sage et... un pianiste qui lui répond, l'encourage, entre dans ses dépités ou ses fureurs avec son instrument. Ce qui est déjà un grand moment le devient plus encore lorsque, pour le final, un enfant paraît. Tous, ils donnent envie de se plonger dans la lecture attentive et intégrale de l'Ecclésiaste.

Pierre FRANCOIS – le 20 septembre 2006

Le journal des **SPECTACLES**

Fin limier pour dénicher des textes riches en belles réflexions et langues bien tournées Jean o'Cottrell a exhumé des paroles et des pensées de Qohèlèt une sorte de continuité littéraire qui donne à la scène, selon l'esprit de l'auteur une espèce de conférence, disons l'exposition publique d'une réflexion sur l'exploration de la condition humaine. On voit alors sur le plateau un être déterminé à prendre les chemins philosophiques de l'orateur original.

Bien que ces chemins soient tortueux, la pensée n'en est pas moins vagabonde et alléchante. En l'orateur Qohèlèt (Auteur tentant de se faire passer pour le roi Salomon. Son texte hébreu est caractéristique d'une langue tardive, avec des termes empruntés à l'araméen et au persan. L'ouvrage a du être rédigé au début de la période grecque, peut-être au début du 3^e siècle avant Jésus-Christ) on retrouve des sortes de directives de prime abord relativement épicurienne sollicitant chez l'individu un penchant naturel qui est le bien vivre. Mais **l'ensemble des textes met à jour la difficulté de l'être humain à échapper à la course du possessif et de la possession, de la conquête et du pouvoir.** Irrémédiable et naturel propension à ignorer le bonheur à portée de main, bonheur que l'on peut régir par la simplicité d'une écoute et d'un regard désintéressé du monde.

Mais Jean O'Cottrell, grand aventurier des textes perdus, ne se satisfait pas de ses talents de chercheur et d'adaptateur, c'est aussi un vrai comédien, un passeur de mots, il actualise le texte, bien qu'encore pertinent à ce jour. Il lui donne des sons probablement moins entendus qu'à la lecture. Sa prestance lui permet d'oser errer sur le plateau comme un fauve blessé par toutes les contradictions qui tourmentent l'homme. Il y a effectivement en lui, malgré une fragilité apparente, une force étonnante. Il oublie et dépasse sans doute les contraintes suscitées par son metteur en scène Philippe Adrien dont on peut saluer le travail de direction d'acteur.

La remarque n'est pas nouvelle : ces deux compères de plateau n'en sont pas à leur première complicité.

Jacky Viallon - lundi 18 septembre 2006



Dans l'ombre du Vivant

La mise en scène des grands textes des traditions spirituelles est une gageure. Les œuvres attribuées à la main de Salomon par la tradition juive sont en effet des monuments intimidants : Cantique des cantiques, Proverbes, Qohèlèt. Ce dernier, plus connu sous le nom de L'Écclésiaste, longue déploration de la vanité de l'existence, a irrigué le théâtre de Shakespeare à Claudel. Il y a quelques années, Sami Frey en avait proposé une très belle lecture musicale. C'est aujourd'hui Jean O'Cottrell qui, non content d'adapter le texte, l'interprète, dans **une mise en scène de Philippe Adrien, minimale mais puissante en effets, sur un accompagnement musical du pianiste Jean-Marie Sénia. Force du verbe et de son incarnation, beauté minérale du timbre de l'acteur, magnifique scénographie dans les variations de fonds noirs à la Soulages, musique vibrante et variée, le spectacle est une grande réussite.**

Il y a une légère ambiguïté dans la présentation de l'adaptation du texte par Jean O'Cottrell. Celui-ci s'efforce de valoriser le retour à l'original, insistant par exemple sur le caractère peu conceptuel de la langue hébraïque pour justifier sa démarche de traduction (le fameux : « tout est vanité » devenant ici « tout est fumée », traduction possible de la racine hbl, hével). Or sa proposition relève aussi et surtout d'une actualisation du texte, qui n'en trahit pas l'esprit (un texte très sombre, « à désespérer », sur une condition humaine dont le cours semble se dérouler comme à distance de Dieu) pour mieux étayer une vision très personnelle. **Cette vision s'exprime en revanche de manière assumée, forte et subtile, sur la scène et c'est ce que le spectateur peut espérer de mieux.**

Née et morte dans l'obscurité, la parole de Qohèlèt est bien ici l'imprécation ultime qui dit toute la souffrance du sage, l'inconsistance des projets humains audacieux quand les plaisirs les plus simples (manger et boire) sont le seul réconfort possible, la parole qui rappelle la vanité du savoir tout en cherchant à le transmettre. Souvent, accusant plus la distance à Dieu (appelé le Vivant) et la solitude de l'homme que la force spirituelle du texte, **jouant sur la déclamation et la chanson, cette parole prend un écho dans la culture contemporaine en établissant un pont inattendu entre Cioran (De l'inconvénient d'être né) et Ferré (Avec le temps).** Parole qu'on jurerait nihiliste si elle n'était celle d'un sage dont l'ultime référence (peut-être rajoutée dans le texte original par des disciples) est le Dieu du jugement dernier.

Drapé dans un manteau noir, éclairé par la lumière faible des servantes, projetant son profil décharné sur des fonds également sombres mais éclairés de manière à en faire ressortir toutes les nuances (du moiré au métallique), le Qohèlèt de Jean O'Cottrell se promène sur scène tel un futur spectre.

Puisant dans les dernières forces de son existence l'énergie désespérée de sa parole, il apparaît tour à tour électrisé, tonnant, douloureux jusqu'à la douceur (la chanson sur l'alternance des temps). **Il y a dans le jeu du comédien une qualité d'incarnation remarquable, perceptible aux nuances du positionnement de la voix (du soupir au cri). Cet effet de présent est à la fois contrebalancé et soutenu, discuté et mis en valeur par le jeu fluide, presque continu, parfois à la limite de couvrir la voix, du pianiste Jean-Marie Sénia qui fait face, côté jardin, à l'acteur.**

La partition qu'il a écrite pour la pièce joue subtilement sur un mélange de gammes néo-classiques, jazz ou tango, dans une diversité de tonalités, de rythmes, de couleurs qui trouvent le juste équilibre entre lyrisme et abstraction. Entre lumières et décors, mots et débit, chants et musique, **le spectacle atteint une concordance des effets qui est le signe de la maîtrise. La parole douloureuse du sage se love ici dans l'écrin noir de la scène pour atteindre son intensité la plus grande.**

Avec le metteur en scène Philippe Adrien, pour l'avant-première de sa création parisienne « L'Ecclésiaste », l'équipe de Jean-François Prévand **a confirmé**, samedi en ouverture, **l'ambition affichée par le rendez-vous** blayais. Chantant la vanité du monde – « tout est fumée ! », l'œuvre biblique de « L'Ecclésiaste » a été réécrite par le comédien Jean O'Cottrell.



La brûlante interprétation qu'il vient d'en donner a cloué sur leurs sièges les 300 spectateurs de cette première en Gironde.

Brouillant de présence, Jean O'Cottrell est ici fiévreux, possédé au bout du compte, amoureux transi de cette vie que son texte lamine.

Flirtant avec le Shakespeare du « Roi Lear », le Beckett de Godot et le lamento version Ferré, cette sorte d'œuvre au noir est portée de bout en bout par la grâce du pianiste et compositeur Jean-Marie Sénia.

H.K. – le 20 août 2006